Dans les bidonvilles d'Abidjan : Noël chez Lotti

Autor(en): **Banninger, Marylin**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations : aînés**

Band (Jahr): **36 (2006)**

Heft 12

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-826316

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Dans les bidonvilles d'Abidjan
Noël chez Lotti

Marylin a vécu longtemps en Côte d'Ivoire. Cette infirmière vaudoise a effectué de longs séjours dans le Centre Espoir, créé par Lotti Latrous. Elle raconte une fête de Noël pas tout à fait comme les autres.

Philippe Dutoit

Debout, à côté du lit en fer de Florence, mon regard s'égare par la porte vers la cour, où les enfants rient, crient et dansent, excités à l'idée de la soirée qui les attend.

Puis je me tourne à nouveau vers le lit où se meurt Florence. Qui est-elle, d'où vient-elle, quelle a été sa vie? Je n'en sais rien. Pour moi, elle n'est qu'un corps décharné où courent les sillons profonds de ses os, les yeux mi-clos, comme engloutis par son visage creusé et déjà tourné vers ailleurs.

Lotti lui tient la main, lui essuie le visage, chantonne doucement...

Des cris et des rires résonnent sur un fond de musique entraînante et joyeuse. Des bruits de portes, de casseroles, le son grinçant et rythmé du balai en paille dure sur le sol jamais propre longtemps, des pleurs vite consolés. La toile de fond de ce cinéma-là n'est que sons: voix, objets déplacés, glissements de savates sur le carrelage, appels parfois stridents.

C'est le jour de Noël.

Un jour comme tous les autres, si ce n'est de petits détails qui font toute la différence: les guirlandes accrochées sous le toit de tôle, l'arbre étrange recouvert de boules et de papiers brillants, les petits anges en perles, suspendus aux ventilateurs, les étoiles en carton découpé (confectionnées par les écolières d'Etagnières) collées sur le montant des portes des chambres, des dessins fixés contre les murs, avec plein de «merci Lotti» coloriés le matin même par les grands et les petits.

Un air de fête pour un jour de fête.

Il y a même un petit «Jésus», nommé Roland, que son papa vient d'abandonner ici il y a tout juste deux jours. Pour celui-là, il n'y aura pas de visiteur-surprise, ni d'étoiles dans le ciel. Alors nous l'avons mis sur un grand lit, emballé dans un pagne et nous allons l'embrasser parfois, juste pour qu'il n'oublie pas de respirer!

Le bruit, dans le lit, se fait ténu. Florence s'en va comme elle a vécu. Sans déranger personne...

«Comme un paradis au milieu de l'enfer!»

Les filles se tressent les cheveux interminablement, assises aux pieds de la coiffeuse qui tire, noue, tord et rend lisse et long tout ce qui est court et crépu. Même les toutes petites apprennent déjà à retenir leurs pleurs et modérer leur impatience.

Les garçons courent à gauche et à droite, sans raison, juste pour montrer qu'ils sont là et qu'ils n'ont pas besoin, eux, de tout ce tralala pour être les plus beaux.

Dans la grande salle des femmes, chacune est assise sur son lit, à se maquiller, à se pomponner et surtout à oublier, pour un jour, sa maladie. Flore sourit quand on lui dit qu'elle a de la chance de pouvoir faire économie de temps et d'argent car elle n'a plus de cheveux. Elle est «coco taillé», comme on dit ici.

Dans deux grandes bassines, les petits sont savonnés, frottés et astiqués comme des sous neufs, malgré leurs protestations véhémentes. Ils sont manipulés comme des poupons en celluloïd, avec prestance et dextérité. Vite dedans, vite dehors.

Tout ce petit monde dans le grand monde, comme une bulle de rires et de mort, un paradis au milieu de l'enfer. Où l'on meurt, certes, mais dans un lit. Comme un humain et non comme un chien.

Je m'assieds sur mon lit, près de Junior. Un sacré bonhomme celui-là! Vieillard

dans un corps d'enfant, poids plume pour un cœur de géant, le voilà qui me cherche palabre. Il exige des piles pour la voiture en plastique qu'il vient de recevoir. Il ne mange plus depuis trop longtemps et ses grands yeux dévorent sa figure de vieil homme. Cinq ans de vie. Cinq ans de douleurs. Cinq ans de sida. Un regard de mille ans et un corps de tout petit enfant. Et quand mon prénom franchit sa bouche de petit garçon, je fonds, j'exulte... S'il me demande la Lune, j'irai la décrocher!

Mais il réclame un café qu'il n'aura pas. Et une ceinture pour attacher son short tout neuf et immense, posé près de lui comme un trésor. Je lui donne à boire. Si je suis trop lente, il saisit le gobelet pour le maintenir à sa bouche. Junior, tiens encore un peu! Le Père Noël vient de si loin ce soir, je suis sûre qu'il veut te voir!

La nuit tombe, brusquement, après quelques minutes d'une luminosité morne qui peint tout en jaune, les gens comme les objets, et qui adoucit les angles et les cris. La nuit tombe et la chaleur devient plus légère, moins oppressante, plus supportable...

« Un poing frappe le portail, le Père Noël arrive! »

Des bancs ont été installés dans la cour, face au sapin factice. Un vieux fauteuil attend le Père Noël. Les enfants aussi.

Les lumières s'allument une à une. Les malades sortent des chambres. Les petits se groupent sur une natte posée à même le sol. Les employés installent ce petit monde avant de s'asseoir à leur tour.

Tout est prêt. La fête peut commencer!

Le conteur arrive et enfile son costume de clown. Le silence se fait.

J'ai habillé Junior dans sa tenue trop grande, poussé son petit lit à roulettes près du sapin, afin qu'il voie bien son dernier Noël.

Les enfants tapent des mains et clament le refrain qui ponctue l'histoire. Quel enthousiasme! Même les adultes, fatigués, se prennent au jeu. Les rires fusent. Puis soudain: pan-pan-pan...

Un poing frappe bruyamment le grand portail en métal qui ouvre sur le chemin bordant l'immense terrain vague.

Comme une chorégraphie longtemps répétée, toutes les têtes se tournent en même temps. Les yeux s'agrandissent davantage. Lorsque paraît l'homme en rouge, les plus petits se mettent à gémir d'angoisse et de plaisir, se tenant la main pour se donner du courage.

Junior est dans mes bras et son regard suit le mouvement. Il ne dit rien. Je lui demande s'il devine qui arrive en si grande pompe, il hoche la tête avec le sérieux d'un pape.

Roland aussi est dans les bras d'un adulte, toujours accroché à son tuyau de perfusion, les yeux mi-clos, dans une somnolence semi-comateuse. Ce qui se passe en ce moment est vraiment le dernier de ses soucis.

Awa rit haut, de son rire de grelot chevrotant, tape sur ses genoux et se balance en tournant les yeux. Awa est une «folle», selon les critères établis. Pour moi, elle est juste un morceau de soleil qui serait tombé du ciel. Derrière l'ampoule allumée de ses yeux, il y a une âme innocente et perdue dans une contrée sauvage mais radieuse...

Le Père Noël est là!

Il fera un bref passage. Qui peut supporter longtemps cette houppelande qui fait suer à grosses gouttes? Sa barbe blanche lui mange le visage. Mais Manu, du haut de ses cinq ans, a bien remarqué qu'il est noir. Ce n'est pas encore cette année qu'il verra le vrai, le blanc. Il faudrait qu'il se dépêche, celui-là, Manu n'a pas toute la vie devant lui!

Chacun reçoit un cadeau, chacun est content. Les enfants fatigués retournent s'allonger, les autres se réunissent autour de l'immense table pour partager les biscuits à la lumière des bougies. Les yeux brillent, de joie ou de fièvre; souvent des deux.

Quand la musique s'arrête, les bébés sont endormis. Les enfants se réfugient dans une chambre avec les ados pour continuer la fête. Il faut aller les chercher les uns après les autres pour les emmener vers leur petit lit.

Encore quelques pleurs, des couches à changer, des gobelets d'eau à distribuer, des perfusions à installer, des lumières à éteindre... Les employés chuchotent, encouragent, grondent parfois, avant de s'éclipser en lançant «Joyeux Noël».

Le silence s'installe. Un silence émaillé de bruits étouffés, de plaintes, de pleurnicheries. «Où est mon cadeau, je veux dormir avec!» Les petits lits à roulettes ont retrouvé leur place. Roland dort depuis longtemps, ses petits bras tout maigres jetés de chaque côté de sa tête.

La respiration de Junior est trop rapide. Ses yeux brillent très fort, mais cela n'a plus rien à voir avec la venue du Père Noël. Le petit garçon a lutté longtemps, maintenant, il baisse la garde. Je crois qu'il ne passera pas la nuit.

J'ai fêté Noël dans une bulle de rires et de mort; un paradis au milieu de l'enfer. On y meurt, certes, mais la vie est plus joyeuse et empreinte de dignité que partout ailleurs.

Marylin Banninger

Marylin Banninger